

Amos Gitai, entre architecture et archéologie

Le festival du cinéma méditerranéen 2006 rendait hommage à Amos Gitai avec la projection de trois documentaires : La maison (1980), Une maison à Jérusalem (1988) et News from House (2006) et trois fictions : Alila (2003), Terre Promise (2004) et Free zone (2005). La Lettre de Pro-Fil a pu recueillir ses propos.

Sur le documentaire

Pour Amos Gitai, « le documentaire, c'est de l'archéologie humaine », tandis que « la fiction, c'est de l'architecture ». Fils d'un architecte, élève du célèbre Bauhaus de Berlin, il a reçu par osmose le sens de la construction.



Il y a un accord tacite entre le cinéaste et le documentaire qu'il fait. « Si on dit des choses vraies, on n'a pas besoin de manipuler l'image, de couper, de coller. J'ai pour obligation de respecter le contexte, le tissu

que ces gens partagent avec moi. J'entre dans un espace privé avec des rapports de pudeur, tellement fragiles...

Si j'arrive dans ce site archéologique avec un bulldozer, il ne me restera rien. Il faut des gestes tendres pour ne pas écraser ce vase de porcelaine d'il y a 2000 ans, par un rapport trop volontariste. C'est un échange très complexe...

Dans le cinéma documentaire on n'arrive pas avec une idée préconçue ; le film ne doit pas devenir l'illustration d'une préméditation.

Dans cette partie du Moyen Orient, il y a un rapport rythme-espace qui fait partie même des négociations politiques. Si l'on n'est pas à l'écoute de cette gestuelle, on risque de ne jamais arriver à un accord. Il y a un aspect presque cérémonial. »

Et pour illustrer son propos, il cite la séquence télévisée où l'on voit les préséances que se font Arafat et Eoud Barak à Camp David emboîtant le pas à Bill Clinton, et où Barak force Arafat à passer devant lui, alors qu'il vient de proposer des conditions beaucoup plus dures que tous les autres gouvernements.

« Dans le documentaire, la caméra est un objet qui légitime les questions. Si j'ai une caméra, je peux entrer plus facilement dans une maison pour poser des questions. Le prétexte de faire un film rend plus crédible. »

Grâce au sujet de la « Maison » qui change plusieurs fois de propriétaires en dix ans, Gitai interroge « les sages du Moyen Orient » sur la lecture qu'ils font des changements de cette région qui bouge. Il considère News from home, son dernier documentaire, comme un film sur l'acceptation de l'autre. Bien que les processus historiques soient plus lents que l'expression cinématographique, il note des deux côtés, une volonté de ne pas céder à la spirale hystérique

proposée par les fous des deux camps et d'envisager l'arrangement politique, seul créateur du tissu de coexistence. « Il faut rester rationnel ».

Sur la fiction

La démarche stratégique du cinéma est différente pour chaque genre.

« Dans Terre Promise sur le trafic des femmes, je n'ai pas voulu faire un documentaire exotique sur la prostitution. Pour dire ce que je voulais, il fallait une fiction, pas un documentaire. Pour faire un film qui trouble, je n'ai pas voulu parler des professionnelles... Dans cette région, les Egyptiens, les Palestiniens, les Israéliens, qui ne sont jamais d'accord sur rien du tout, sont en complète coopération pour exploiter des femmes qui ne sont ni égyptiennes, ni palestiniennes, ni musulmanes. Il n'y a plus de drapeau, de nation, de patriotisme. Pour le business de l'exploitation de l'autre, ils sont tous d'accord. Nous ne sommes pas le seul pays à pratiquer cela mais le fait que personne ne dénonce la traite au Bois de Boulogne ou dans un Grand Hôtel de Moscou ne me dispense pas de le faire.

Moi cinéaste, mais aussi citoyen ...si je ne suis pas content de la façon dont la religion de mes origines traite les femmes, alors je fais un film contre les doctrines...Ma critique s'adresse plus à la doctrine qu'aux hommes. Toutes les doctrines des grandes religions monothéistes ont été créées par des hommes pour les affaires des hommes qui veulent gérer le monde. Les prêtres, les mollahs, les rabbins, sont des hommes. Les gens fétichisés, Jésus, Mahomet, Moïse sont des hommes. Alors je pose ma question et tant pis si on n'est pas d'accord avec moi. »

Sur la Bible

A la question de La Lettre de Pro-Fil « que signifie la connotation « Terre promise » dans ce film ?, il répond : « Je sais que vous êtes croyants ! mais moi je suis un peu plus sceptique. Ma mère me disait : Les anges, ils sont là-haut, et nous sommes ici ! Pour moi la terre promise n'est pas celle des anges. Les gens ici ne sont ni pires ni meilleurs, ce sont des êtres humains. C'est mon point de départ et les critiques, c'est pour avancer. L'Ancien testament est plein de discours féroces contre l'injustice. Pour moi, à cause de cela c'est un grand texte. Les éditeurs de l'Ancien testament n'ont pas voulu faire un livre de « public relations ». A l'époque c'était plus compliqué d'être cinéaste indépendant ! Les nombreux rédacteurs en chef de l'Ancien testament ont laissé des textes très critiques sur le pouvoir et je



Amos Gitai et sa co-scénariste (de *Terre Promise*)
Marie José Sanselme



rends un immense hommage à ces gens-là . Les prophètes sont féroces qui commandent la destruction d'un pays à cause de l'injustice. Le roi le plus fétichisé, le plus célèbre, David, est appelé immoral par l'écrivain biblique à cause du meurtre d'Uri qui voulait récupérer Bethsabée. Quel courage quand on sait que les écrivains bibliques étaient de la maison de David. Quelle audace ! C'est un véritable hommage à l'esprit humain. »

Sur ses collaborateurs

Avant de faire un film je fais souvent un casting de mes collaborateurs : comment ils rendent un espace, quelle attitude ils ont envers les gens.

On vient d'un univers différent, le cinéma lui-même devient un lieu de rencontre et de dialogue avec un regard critique. Tout n'est pas compris mais il y a un questionnement, une progression. J'aime ce rapport. Quand j'avais 10 ans, ma mère est partie à Londres voir Anna Freud et mon père est parti au Japon à une conférence d'architecture. Moi j'ai été envoyé dans un kiboutz, tout seul. Depuis, je suis devenu allergique aux situations où tout le monde est d'accord et je regarde ailleurs, vers ceux qui ne sont pas d'accord. Je n'aime pas les situations hégémoniques.

Le fait de travailler avec ma co-scénariste qui a un regard extérieur sur mon pays m'aide aussi beaucoup. Le monde n'est pas monolithique, mes collaborateurs non plus. La matière de notre travail c'est le monde. Il n'y a plus de cultures indigènes cohérentes. Dans tous les endroits de la planète il y a des gens déplacés par les forces du développement économique ou par les guerres des megalopoles du Tiers Monde. Ce n'est pas un phénomène propre au Moyen Orient. On peut regretter un univers détruit, mais cette destruction a aussi libéré des minorités ou fait évoluer la condition des femmes, c'est l'état moderne dans lequel on vit. C'est ça la matière avec des éléments particuliers au Moyen Orient ou à l'Histoire juive, ou des Arabes. Ce sont des paramètres généraux. Maintenant les gens avec lesquels je travaille ont tous une origine différente : ma chef costumière est née à Bucarest, mon chef décorateur est né à Buenos Aires, le rabbin de Kadosh est palestinien (!). Ce dialogue entre gens différents m'oblige à reformuler le médium cinéma. C'est fascinant.

Sur le cinéma

Le cinéma m'aide à survivre par rapport à ce pays que j'aime beaucoup mais qui me dérange. Il me permet d'établir une distance, un regard extérieur. C'est un grand privilège....Il faut être conscient que le cinéaste ne devient pas un membre de la communauté qu'il décrit. Les gens continuent à vivre leur vie. Je peux être actif politiquement mais le fait de dire des choses ne fait pas de moi un membre de cette communauté. Il faut de la transparence

Ce que j'aime au cinéma, c'est son aspect fantôme : on est assis dans une salle moche, avec des

fauteuils rouges et une odeur de pop corn, puis l'écran s'allume et tout s'enregistre dans la mémoire sans laisser aucune trace. Mon métier est ambitieux mais, contrairement aux autres arts il ne laisse pas de trace physique . C'est le contraire de mon précédent métier d'architecte



Conférence de presse . De g; à d : Jean François BOUR-GEAU, directeur du festival, Marie José SANSELME, Amos GITAI, Jean Michel FRODON, journaliste

qui, hélas, garde toutes les horreurs de bâtiments qu'on ne peut malheureusement pas effacer ! Il y a un autre aspect , c'est que le cinéma change, le support change. Quel est l'impact du digital sur le 35mm, du DVD sur le Home cinéma et après sur le VOD etc. Le changement de support ne m'impressionne pas. Ce qui m'intéresse c'est l'œuvre humaine. Le cinéaste doit être conscient. Si je tourne Terre Promise avec Caroline Charpentier en vidéo, je fais un acte volontaire, intentionnel, ce n'est pas par hasard. J'ai envie de traduire l'urgence par ce format.

Sur le montage

Je ne peux pas faire le film tout seul. Mon père, architecte du Bauhaus, a eu l'intelligence de ne pas me parler avant l'âge de 17 ans de ses maîtres Kandinsky, Paul Klee etc , ses profs très célèbres qui emplissent maintenant tous les musées du monde, mais il m'a très tôt emmené voir ses chantiers en construction. J'ai vu comment il parlait aux menuisiers, aux maçons, les motivant, les inspirant pour que le building soit aussi précis qu'il le souhaitait. Il ne restait pas dans son bureau envoyant ses instructions par e.mail.

Moi, je ne peux pas exécuter un scénario à la lettre, mais à la fin du tournage, du montage, du mixage, de l'étalonnage, de toutes les phases, je vais re-questionner les décisions qu'on avait prises avant. Je suis présent dans le montage, mais jamais seul. C'est une façon de travailler

avec l'autre. Tous les monteurs sont très précis, très attentifs, très sensibles. Le film est une sorte d'hommage à tous ces gens. Le dialogue sincère est important, du tournage au montage. C'est là que je peux restructurer le film.

Sur la géopolitique

Je suis témoin d'un événement volcanique comme les bons peintres ont été les media des grands événements de leur temps. Je suis dans une région et j'écris son histoire avec le medium « cinéma ». Je trouve des matières ou des sujets qui touchent la guerre ou la religion (Kedma, Kadosh) qui m'inspirent. C'est le privilège de certaines grandes familles de cinéastes d'être à l'écoute du contexte et de le traduire chacun avec son prisme particulier.

Nous sommes dans un pays qui comporte le plus grand nombre de caméras au m². Les gens qui ne font pas de politique chez eux nous considèrent comme une sorte de peep show de la politique mondiale. On nous regarde, on a des opinions, on nous donne des conseils sur ce qui est vrai et pas vrai. Avec les Palestiniens nous offrons un peep show à la planète. Alors qu'il y a d'autres conflits comme celui du Darfour avec plus de 400 000 morts. Mais le journal de 20h s'en fout. Il n'y a que Israël-Palestine, Palestine-Israël qui compte. Proportionnellement la guerre de Yougoslavie au centre de l'Europe a produit un quart de million de tués (femmes violées, nettoyage ethnique etc). L'intifada qui a duré aussi 4 ans, a fait 3000 morts. Malgré l'image médiatique sur le terrain, le conflit est différent. Les gens sont mal informés et croient que le conflit Israël Palestine est plus grave que la Yougoslavie. C'est de la désinformation. L'Europe a un rapport très complexe avec le M.O et un complexe de culpabilité avec l'Histoire juive. Cela contribue à un changement d'optique. Le rôle du cinéma est d'éviter les généralités et les catégories. C'est vrai qu'il y a des conflits mais en Europe il y a eu aussi des conflits sauvages et nous, nous ne méritons pas d'être considérés comme des exotiques !

Arlette Welty-Domon